

ARIANE LAROUX: «IL NE FAUT PAS BRUSQUER LE VIDE »

Riche année 2013 pour la dessinatrice franco-suisse Ariane Laroux, qui a publié au printemps dernier son troisième livre, *Paysages urbains* (éditions L'Age d'Homme) et qui expose ses œuvres, jusqu'au 23 décembre, à la galerie Red Zone Arts de Genève. Interview.

Propos recueillis par Benjamin Philippe



Quel est votre processus créatif?

Il faut s'enraciner. Il faut l'énergie. Il se passe beaucoup de choses quand on dessine. Je me sens habitée, c'est un état très agréable. Il y a un moment où l'on se sent génial, mais, d'abord, il y a un obstacle à passer, comme s'il fallait changer de niveau. Ce n'est pas si idyllique, au fond. Le dessin n'est pas facile au début. Et il faut aller de dessin en dessin pour conserver la sensation agréable. Quand je m'arrête, j'éprouve comme une mélancolie et si je ne dessine pas, je suis malade.

Vous avez fait du vide votre signe distinctif.

Pourquoi? Le blanc n'est pas rationnel. C'est une sorte de labyrinthe d'énergie, en fait. Il ne faut pas le brusquer, juste l'écouter. Je me dois de faire confiance à ses résistances. On ne sait pas où on va aller. Le mouvement est intégré dans le dessin. Pour le faire, il ne faut pas réfléchir. Il faut se libérer, comme lors d'une méditation, il y a un moment de lâcher prise, quelque chose qui monte en soi.

Quelle est votre technique de prédilection? J'ai commencé avec la mine de plomb, plus transparente, d'un ton argenté très beau,

puis j'ai découvert la pierre noire, qu'on appelle aussi crayon de Watteau.

Votre premier livre était une série de portraits de personnalités exemplaires. Qu'en avez-vous retenu?

Au début, je voulais montrer ceux pour qui j'avais une admiration et les belles choses qu'ils ont faites, mais, en les honorant, c'est moi qui ai été honorée par ces inventeurs, qui ont, chacun à sa manière, marqué leur domaine: Nelson Mandela, le dalaï-lama, Hubert Reeves, voire Wim Wenders.

En quoi consiste votre dernier ouvrage?

Le livre compile une sélection de vingt-cinq années de dessin. La moitié des esquisses sont des paysages urbains suisses ou genevois; les autres montrent des choses d'ici qui évoquent la Chine. Ce livre est complémentaire à l'exposition «Paysages urbains Europe-Chine» et comporte des dessins inédits, tout comme l'exposition qui regroupe un tiers de dessins à la pierre noire, deux tiers de peintures à l'huile et se veut dans le prolongement du livre.

Quand vous parcourez votre livre, comment vous sentez-vous?

Je ressens une grande joie de pouvoir le montrer à quelqu'un, mais c'est aussi un gros soulagement, la parution ayant été chaotique. Les dessins que je vends partent parfois sans que je sache où, alors que j'aime échanger avec les collectionneurs. Les gens qui apprécient mon travail me portent. Peut-être parce qu'il y a une forme d'amitié à travers une œuvre.

Vous aimez beaucoup les routes et le voyage...

Et les carrefours, c'est vrai. D'ailleurs, je me suis rendue dans toutes les grandes villes parce que je ne peux pas inventer, j'ai besoin d'être sur place. Chaque année, je vais à Venise, la ville qui a tout inventé, de la première femme universitaire à l'interdiction de blesser un esclave. Pour mon quatrième livre, j'aimerais beaucoup aller en Chine, à New York, au Japon... ■